Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 31 (1943)

Heft: 646

Buchbesprechung: Quelques récents livres de femmes

Autor: M.G.-M. / R.G. / Naville, Hélène

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un changement à la Rédaction du „Bulletin féminin"

Mme J. Schnetzler passe la main. Elle rédigeait depuis 21 ans le « Bulletin féminin », *organe de la Fédération des Unions de femmes vaudoises, du Bureau de l'Alliance nationale et de l'Association cantonale du costume vaudois, avec une bonne grâce souriante, une gentillesse à toute épreuve, un désintéressement total ; Mme Schnetzler octogénaire en a assez, et elle a transmis la rédaction au* Bulletin *à une jeune, Mlle Antoinette Verrey, secrétaire rédactrice à la* Feuille d'Avis de Lausanne, *une ancienne élève de l'Ecole Vinet et de l'Ecole de Commerce, ancienne secrétaire missionnaire, qui a beaucoup voyagé, beaucoup lu et fera de la bonne besogne.*

Mlle Verrey sera assistée d'un Comité de patronage composé de Mmes Schnetzler, Laurent caissière de l'Union des femmes de Lausanne, Mlle Fr. Fonjallaz, présidente de la Fédération des Unions de femmes à Epesses, Mmes Barraud, présidente de l'Association du costume vaudois à Bussigny et Jeannet-Nicolet, vice-présidente de l'Union des femmes de Lausanne.

S. B.

N. D. L. R. — Le Mouvement *tient à se joindre à ce témoignage rendu à une aimable confrère, avec laquelle il a, vingt et un ans durant, entretenu les meilleurs rapports, continuant ainsi les relations nouées depuis sa création, il y a trente et un ans de cela, avec le* Bulletin féminin, *son aîné de plusieurs années. Et il souhaite lui aussi une cordiale bienvenue à Mlle Antoinette Verrey, certain que subsisteront avec la nouvelle rédactrice du petit journal des Unions de femmes vaudoises les mêmes liens qu'avec toutes celles qui l'ont précédée.*

IN MEMORIAM

Marguerite Félix

Le 27 août, on rendait, à Vevey et à la Tour-de-Peilz, les derniers honneurs à Marguerite Félix. Mais c'est dans les cœurs que fut ensevelie cette fille du devoir et de la charité. Dans les cœurs où les petits, les humbles, les modestes qu'elle a, toute sa vie, secourus, la feront vivre toujours. Marguerite Félix fut une de celles — plus nombreuses que la chronique ne le fait savoir — qui a passé, faisant le bien», consacrant sa vie: à ses parents d'abord, qui furent durant de longues années paralysés, — ce qui lui valut, il y a deux ans, le prix de piété filiale, qu'elle reçut avec un doux sourire et une parfaite humilité, — puis à tout ce qui, autour d'elle, était meurtri par la vie. « Y a-t-il une souffrance? courons-y. »

Partout où Marguerite Félix a passé, elle a laissé le meilleur d'elle-même: sa douceur, sa compréhension des âmes, son savoir-faire, sa profonde compassion.

Un terrible accident l'arrêta: la chute dans une cage d'ascenseur, alors qu'elle était occupée à l'Hôpital de Nyon. Elle venait précisément d'apporter un bébé à sa mère pour le mettre au sein. Et ce service d'honneur lui causait une joie infinie... Marguerite Félix est morte comme elle a vécu, et peut-être comme elle l'eût souhaité: en donnant sa vie pour les autres.

O. F.-P.

Mme Rosset-Nyffeneger

A Lausanne est décédée, dernièrement, à l'âge de 68 ans, après une courte maladie, Mme Jenny Rosset-Nyffeneger, une personnalité connue même hors de nos frontières, car la confiserie Nyffenegger jouit d'une réputation internationale pareille à celle d'un Rumpelmeyer de Paris. Mme Rosset a fait preuve durant sa vie d'une belle énergie et de qualités de chef d'entreprise remarquables. Se trouvant veuve à 25 ans, avec deux enfants, elle prit, sans se laisser abattre, la direction de l'entreprise, tout en élevant ses enfants, et la garda seule pendant dix ans, jusqu'à son remariage avec M. Eugène Rosset. Elle n'a cessé de veiller à tout, de surveiller tout dans son entreprise, se faisant respecter de la clientèle, se faisant aimer de son personnel, tout en étant une mère et une grand'mère attentive et aimante. On regrette la mort de cette belle personnalité si richement douée.

S. B.

Le Dr. Ed. Cérésole

On a appris avec regret la mort, à New-York, où il s'était rendu auprès de son fils, du médecin lausannois, le Dr Ed. Cérésole. Très idéaliste, courageux, esprit fin et sensible, le Dr Cérésole était un partisan du suffrage féminin, et ne le cachait pas.

S. B.

Les femmes américaines et la guerre

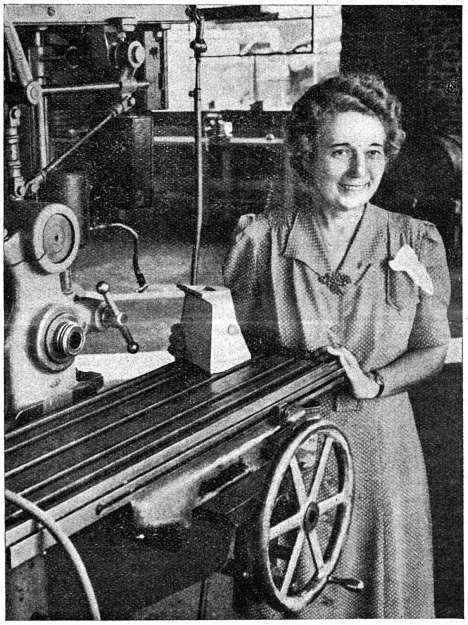
N. D. L. R. — *Bien qu'un certain nombre de nos lectrices aient sans doute déjà lu cet article envoyé au* Journal de Genève *le 6 septembre par son correspondant des Etats-Unis, nous trouvons les renseignements et précisions qu'il contient trop intéressants pour que nous ne le reproduisions pas ici.*

... Nous essayerons de répondre ici aux questions suivantes: Quelle est la participation quantitative et qualitative des femmes à l'effort de guerre américain et quelles leçons peut-on en tirer pour l'emploi de la main-d'œuvre féminine en général? En deux ans (août 1941-août 1943), le nombre des Américaines gagnant leur vie a passé de 11 à 16 millions, tandis que le nombre des travailleurs masculins a diminué de 2,7 millions seulement. D'ici à la fin de l'année, deux millions de femmes seront encore embauchées.

Les autorités compétentes ont cru pouvoir remarquer:

1) que les femmes sont plus enclines que les hommes à changer de métier pour des raisons de salaire et qu'elles ont une irrépressible tendance à quitter les campagnes pour les villes;

2) que les 4/5 des « tâches de guerre » peuvent être confiées à des femmes, grâce au développement de la technique. Elles peuvent aussi bien fabriquer des obus et des munitions qu'être employées dans des chantiers navals, des fabriques d'avions ou des mines de charbons et de cuivre. Elles excellent comme conductrices de chemins de fer ou de gros camions.



Un type entre mille autres de femmes américaines à l'œuvre.

Cliché Mouvement Féministe

Les fermiers ont constaté avec étonnement que les femmes citadines fournissaient un travail supérieur à celui des ouvriers saisonniers. Des dizaines de milliers de femmes sont enrôlées dans « l'Armée de l'Agriculture » que le Congrès a créée en avril 1942.

Les nombreuses femmes qui étudient dans les instituts techniques supérieurs sont « réquisitionnées » par l'armée qui, dans le cadre des « forces auxiliaires féminines », les place souvent à des postes de confiance. Ces forces auxiliaires féminines (WAC) ont passé, en deux ans, de 65.000 à 650.000 recrues.

Ajoutons à ces chiffres « les réserves féminines de la marine de guerre » et les femmes «garde-côte» employées sur terre ferme, ainsi que les 19.000 femmes marins. Il est extrêmement difficile d'être enrôlée dans ces formations, ce qui rend le recrutement très lent. Enfin, la Croix-Rouge a engagé 100.000 « nurses de guerre » à la suite d'un concours d'admission.

3) Les femmes américaines représentent, dit-on ici, « le matériel humain le plus parfait pour toutes les formes de l'effort de guerre ». Grâce à une saine éducation sportive depuis plusieurs décennies, elles jouissent en moyenne, d'une brillante santé. De plus, elles ont un sens du devoir extrêmement poussé (contrairement aux malveillantes suppositions des Européens...). On reconnaît qu'il faudra transformer la législation sociale en leur faveur et régler d'une façon très large le problème des permissions pour « raisons de famille ».

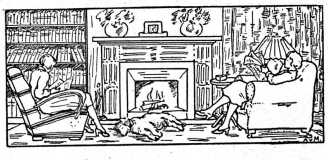
Signalons encore qu'une loi pour le recrutement obligatoire des femmes ne saurait tarder, tant le problème de la main-d'œuvre est sérieux. On songe cependant dès maintenant aux difficultés qui surgiront après la guerre, lorsque les femmes devront réintégrer leurs foyers. Elles ne voudront pas restituer leurs emplois aux hommes, d'autant plus que, dans certaines industries (usines d'aviation notamment), leur rendement se sera révélé supérieur à celui des hommes.

Le « bon vieux temps » des femmes américaines ne reviendra plus. Elles regardent vers l'avenir avec curiosité et espoir, fières du rôle nouveau que leur a assigné la nation.

Professeur Imre Ferenczi.

HOTEL COMTE
VEVEY - LA TOUR
Confort - Belle situation - Jardin

MATURITÉS
BACC. POLY.
LANGUES MODERNES
COMMERCE
ADMINISTRATION
33 professeurs
méthode éprouvée
programmes individuels
gain de temps
École LÉMANIA
LAUSANNE



Quelques récents livres de femmes

E. Piccard : La fin d'une révolution [1]

En octobre 1929, Mme E. Piccard nous offrait le premier épisode de l'œuvre qu'elle a consacrée à la grande tragédie russe : « Ces tristes pages, disait-elle, ne sont pas le fruit d'une imagination oisive. Je les ai écrites après avoir vécu quarante ans — dont les huit derniers sous le régime soviétique — dans différentes villes de la Russie. Tous les personnages qui figurent ici ont existé ou existent encore, tous les faits relatés ont réellement eu lieu et je ne me suis permis quelque licence qu'en leur groupement ».

Dans un dernier et cinquième épisode que nous présente aujourd'hui Mme Piccard, sous le titre *La Fin d'une Révolution*, il est évident que cette licence pour grouper les faits est de plus en plus grande et que Mme Piccard a dû recourir à son imagination pour ramasser en un court tableau — à peine 300 pages — les éléments épars et divers du « devenir » russe. Après la guerre aux bourgeois, la guerre aux vrais intellectuels, la guerre aux paysans, la guerre à tout individualisme, la révolution russe a évolué dans le sens d'une formidable organisation industrielle, alors que, immense aussi, l'âme contemplative et mystique du peuple, soumise aux cruautés du destin, n'en gardait pas moins son trésor de pitié et d'amour. C'est ce point de rencontre de l'organisation révolutionnaire et de l'âme retrouvée que veut nous faire pressentir Mme Piccard en nous contant l'histoire touchante et tragique d'une jeune femme médecin. Son malheur, son travail, ses amours, la consécration de sa vie au bien social, tout ici est symbolique du problème aux données innombrables, que Mme Piccard voudrait nous faire toucher du doigt.

A côté du roman de Léna et de sa signification symbolique, le livre de Mme Piccard contient des pages d'information précise, extrêmement intéressantes, pour nous qui savons si peu de chose sur l'évolution des institutions russes. En suivant les pensées de l'aviateur Sémionov — qui, sans aimer le régime soviétique, souffre pour sa patrie et est prêt à lui sacrifier sa vie, — nous parcourons l'histoire du terrorisme et le rôle joué par le Guépéou issu directement de l'ancienne Tscheka tzariste. De tels aperçus jettent comme un rayon de lumière entre les nuages de vapeur obscurcissante lancée de côté et d'autre par le soin des passions partisanes. Nous sommes trop rarement mis en possession d'informations aussi suggestives. Le nouveau livre de Mme Piccard complète ainsi d'une manière très intéressante les curieux souvenirs que nous a donnés récemment M. Weber-Bauler dans son ouvrage si attachant: *De Russie en Occident.*

Au moment où les transports sont paralysés, les traductions rares, rendues plus rares encore par les effets de la censure, nous devons apprécier comme ils le méritent ces ouvrages d'auteurs ayant vécu en Russie, ayant gardé le contact avec l'âme russe qui, seuls, peuvent nous orienter au sujet d'un grand peuple qui vit, après le drame de sa révolution, l'épopée de sa libération nationale.

M. G.-M.

Rösy von Kaenel : Cœurs en détresse [1]

Un livre-film dans lequel vivent et défilent des personnages que le hasard réunit, tous plus ou moins désaxés par des circonstances exceptionnelles nées de la guerre. Une impression de vérité se dégage des multiples intrigues, ou plutôt des « cas humains », qui encadrent l'aventure du personnage principal, une femme, Maria. Le caractère de celle-ci, non point parfait, mais dynamique, animé de bonté agissante, semble jouer le rôle d'un aimant. Maria est le centre d'une ronde dont les figures, une à une, se détachent pour venir à elle si ce n'est elle qui va à eux.

Maria est une « nouvelle femme seule ». Son mari a été moralement pris par la guerre. De fréquentes absences l'ont éloigné de son foyer. Il a cédé à la tentation représentée par une jeune et brillante passante. Le récit débute par un monologue intérieur dans lequel Maria s'adresse à l'époux coupable durant sa nuit d'insomnie. Il y a là des passages d'une émouvante psychologie. Soudain le mugissement de la sirène éveille la maison. L'alerte révèle le drame qui vient de s'accomplir dans le silence nocturne: un suicide. Mais non pas celui de Maria. Une jeune servante, elle aussi blessée par l'amour, s'est donné la mort en ouvrant le robinet à gaz. Le choc redresse Maria. Elle ne désertera pas. Il y a mieux à faire. Il y a le devoir de tendre la main à ceux qui ont besoin qu'on les aide. Le devoir, au contraire, de faire honneur à la vie. Le tragique départ de la pauvre Barbara laisse dans le désarroi un couple de gens âgés, le ménage Scholl, chez qui elle servait, et où vient d'arriver un petit Belge réfugié. Maria offre ses services. C'est ainsi qu'elle pénètre pour la première fois chez ses voisins. A ce lien noué par le sentiment fraternel, en succéderont d'autres. Chaque étage a son histoire. La maison locative abrite une grande famille sociale. Ses habitants sont étrangement solidaires les uns des autres. Maria poursuit allégrement la tâche qu'elle s'est donnée: « servir la collectivité ». Mais si sa raison a repris l'équilibre, son cœur agité et douloureux l'entraîne à des faiblesses qui seraient incompatibles avec l'énergie de son caractère si elles n'étaient si humaines. Entr'autres l'idée fixe de rencontrer sa rivale, de revoir celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

Le film tourne... Les images passent... Aux échos de la guerre lointaine s'ajoutent ceux de la petite guerre que maintenant chacun porte en soi... Maria, dont le désordre intérieur s'accroît, s'efforce de répandre l'ordre, de réparer à l'égard des hommes le mal fait par les hommes... Puis voici la voix sans visage de la Radio : Maria apprend que son mari a été victime d'un accident au cours de l'exercice d'une patrouille en haute montagne. Fracture du bassin et blessu-

[1] Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

[1] Traduit de l'allemand par R. Schaer-Robert. Delachaux et Niestlé, éditeurs, Neuchâtel.

Le Consommateur soucieux de ses Intérêts fait ses achats à la COOPÉRATIVE

Au Bébé
Vevey
Rue d'Italie
M. Pilet.
Maison spéciale de LAINES et tous tricots mains
Sous-vêtements dames et enfants

le choix pour toutes les bourses
Buisson-Paisant
3, rue du Rhône - Genève
GRANDE MAISON DE BLANC - NOUVEAUTÉS

Que les fleurs de Hirt sont donc belles !
4, rue de la Fontaine Tél. 5.01.60

A La Halle aux Chaussures
Maison fondée en 1870
Mme Vve L. MENZONE
Solidité - Elégance
5 o/o escompte en tickets jaunes
17, Cours de Rive, Angle Boulevard Helvétique, 30

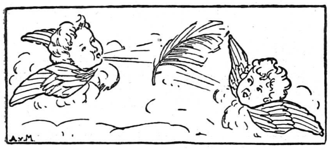
Papiers Peints DUMONT
19 Bd HELVETIQUE

Au Comptoir Suisse

Quand paraîtront ces lignes, le 24me Comptoir suisse sera sur le point de fermer ses portes, après un nouveau succès. Des foules, de nouveau, sont accourues à Beaulieu, consacrant une fois de plus le grand intérêt de cette foire économique, ses importants avantages et ses quelques inconvénients, inhérents à une manifestation si populaire.

Ce qui me réjouit, chaque automne, lorsque s'ouvre le Comptoir, c'est de constater combien il fournit de travail à des centaines d'hommes, à des centaines de femmes. Il crée des occasions de travail, courtes sans doute, mais les bienvenues pour tant de bourses modestes, qui, d'année en année, comptent sur la foire de Beaulieu pour constituer un petit pécule. Le Comptoir suisse emploie une petite armée de collaborateurs des deux sexes, indispensables à la bonne marche de l'entreprise. Chaque matin, les sommelières, les vendeuses, les tenancières de stands, les propagandistes, montent à Beaulieu et y passent une journée fatigante, dans la chaleur, la poussière et le bruit, laissant la place, le soir, aux nettoyeuses, qui ont de l'ouvrage, je vous assure. Les propagandistes, par exemple, sont chaque année plus nombreuses et plus entourées. Aborder à midi un stant de cuisinières électriques ou d'appareils domestiques est chose impossible, tant les ménagères sont avides de voir travailler, d'obtenir une recette ingénieuse, un coup de main précieux, ou un truc pour réussir les conserves sans sucre. On peut admirer la patience et la force nerveuse de ces propagandistes, répétant sans se lasser, pendant quinze jours, les mêmes explications et les mêmes conseils. C'est un métier nouveau, et je crois qu'il ne pourra que se développer avec le progrès du machinisme et l'attention que, depuis cette guerre, on voue, et qu'après la guerre, on vouera à la ménagère, aux travaux humbles et tranquilles.

S. B.



DE-CI, DE-LA

Pour les enfants d'émigrés.

Un appel pressant nous parvient de la Section genevoise du Comité suisse d'aide aux enfants d'émigrés, en faveur du nouveau home qui va être ouvert à l'ancienne pension « Diana », à l'avenue de la Forêt (Servette), et pour lequel l'on a un besoin urgent de linge (serviettes-éponge, serviettes de toilette, tabliers de cuisine), de vaisselle et d'ustensiles de cuisine (assiettes plates, bols, couverts ordinaires, soupières solides en aluminium, cruches à lait, verres, baquets, bassines et cuvettes, 1 bouilloire, corbeille à pain, etc., etc.

Nous savons que nos lectrices ont été déjà bien fréquemment sollicitées par des œuvres diverses leur demandant des dons de ce genre, mais la situation de tant d'enfants recueillis à Genève une fois la frontière passée, qui souvent arrivent seuls, ignorant de ce que sont devenus leurs parents — cette situation est si tragique et nous éprouvons une telle pitié mêlée de honte pour ce que peuvent dérouler devant nous les événements, que nous sommes certaine que chacune trouvera encore moyen de répondre à cet appel. (Téléphone du Home : 2.36.52).

Une menace pour les collectivités européennes

Les restrictions alimentaires peuvent-elles déclencher une « poussée » tuberculeuse ?

La sous-alimentation des populations en temps de guerre se caractérise par des déficiences variées, sans qu'on puisse dire lesquelles sont décisives pour l'augmentation de la tuberculose. C'est sans doute, le plus souvent, leur multiplicité et leur association qui aboutit à ce résultat.

Rappelons brièvement ici les notions essentielles relatives à la contamination tuberculeuse. Microbe et organisme humain sont constamment en lutte et dès que la résistance de l'homme fléchit, le microbe s'installe, devient plus ou moins virulent et développe la maladie. On a invoqué parmi les causes prédisposantes de la tuberculose les habitations mal situées, malpropres, froides et humides, le séjour en atmosphère confinée et malsaine parce que chargée d'émanations, l'alcoolisme, la fatigue physique et le surmenage, les conditions vestimentaires insuffisantes et les restrictions alimentaires qui naissent durant la guerre.

La lutte contre la tuberculose s'inspire, de façon générale, de la nécessité du relèvement du *standard* humain, de celui des habitudes journalières, de l'alimentation, du logement. Toutes mesures prises dans cette direction ne peuvent qu'être utiles et profitables. Certes, la vie que nous devons mener collectivement contribue à un grand brassage des couches sociales et à une possibilité de contamination très étendue. Or, par le jeu des phénomènes naturels, à la suite de ces contaminations involontaires et fréquentes, naît une véritable auto-immunisation, une vaccination de l'organisme, qui devient relativement plus réfractaire à l'affection qu'un sujet neuf. Cependant, il ne s'agit que d'une immunisation relative, car les sujets prédisposés, ou se trouvant à la limite de la résistance normale envers la maladie, peuvent en cas de restrictions nutritives, de fatigue accumulée, de maladies, présenter un affaissement tel que la tuberculose aura beau jeu. Voyons ce qu'il en est des carences alimentaires, dans ce domaine.

Les divers sujets résistent, à des degrés divers, aux diverses formes de carence, et peuvent s'accommoder de certains régimes restreints, caloriquement inférieurs à ce qu'ils sont normalement, sans pour cela accuser de diminution de résistance générale suffisamment forte pour permettre l'éclosion d'une infection. Cela ne peut être le cas que lorsque l'alimentation diminuée est toujours *équilibrée*, c'est-à-dire que les rapports entre calories et vitamines, entre les vitamines elles-mêmes et entre les sucres, les graisses et les albumines sont conservés. Par contre, dès que la sous-alimentation est accompagnée d'un déséquilibre nutritif, par défaut de l'un des aliments de base, il y a danger de fléchissement sérieux.

L'enfant mérite, dans ce chapitre, une place à part, bien que toutes les publications spécialisées reconnaissent qu'en cas de disette et de misère générale, aucun âge n'échappe à la tuberculose. Cependant, l'enfant en période de croissance est en mesure de présenter, par suite de ses besoins nutritifs élevés, une déficience beaucoup plus considérable que l'adulte. Son équilibre est d'ailleurs instable; et quand vient la puberté, cette révolution physiologique qui fait de lui un adulte, la carence alimentaire globale peut l'affaiblir et laisser prospérer le bacille dangereux. On assiste parfois à de singulières hérésies, en ce sens que l'on remplace les aliments rationnés par d'autres produits qui sont, pour l'esprit populaire, des générateurs de chaleur, et d'énergie: nous pensons ici à l'alcool, même dilué, que certains parents s'en vont donner à leurs enfants pour les « réchauffer » et apaiser leur fringale. Cette méthode est essentiellement condamnable, car l'alcool n'est pas un aliment au sens propre du terme et son absorption, chez l'être jeune, ne peut qu'attenter à sa santé générale psychique et nerveuse.

Puisque nous en sommes à ce sujet, il n'est pas inutile de rappeler que les états présymptomatiques de carence doivent être révélés assez tôt à l'éducateur et aux parents pour que les mesures utiles soient prises en temps et lieu. En France, par exemple, et un peu partout, les publications médicales et les rapports de spécialistes indiquent ce réveil général de l'infection: il y aurait accroissement du nombre des cas nouveaux de maladie et aggravation des formes de la tuberculose pulmonaire.

Chez nous, les travaux consultés sont plus optimistes. Cependant, les médecins scolaires ne se font pas faute d'insister sur la précarité des moyens d'existence de certaines couches sociales qui ne peuvent plus acquérir les aliments essentiels. Leur pouvoir d'achat est trop inférieur et comme l'a dit, avec ce bons sens qui le caractérisait, feu le Prof. Wintsch, « une recrudescence de tuberculose est donc fortement à craindre dans quelques années si l'on ne s'avise pas de mesures prophylactiques durant le temps de scolarité ». A cet égard, nous pensons que la lutte contre les carences en graisses, sucres, albumines d'une part, vitaminiques et minérales d'autres part, est une nécessité. Colonies de vacances, écoles en plein air, distributions de bonbons vitaminés, d'aliments protecteurs, sont autant de mesures à généraliser avec profit. Le corps enseignant peut, de par son contact permanent avec l'enfance, donner, dès la plus petite alerte, le signal d'alarme, et son rôle dans le maintien de la santé publique devient ainsi de plus en plus marqué.

La dernière guerre nous fournit dans ce domaine quelques exemples dignes d'être retenus. Au Danemark, on a constaté qu'en 1917 la mortalité tuberculeuse avait atteint la proportion de 17,6 pour 10.000, tandis que dès le début de 1918, ce taux s'abaissait à 13,8. Pourquoi, en pleine guerre, cette chute aussi soudaine ? Parce que le blocus étant devenu de plus en plus efficace, il fut impossible aux Danois d'exporter les produits de leur sol et, dès lors, leur *standard* alimentaire s'améliora. La ration, tant en calories qu'en vitamines, redevint, à peu de choses près, ce qu'elle était avant l'éclosion du conflit. En Allemagne on a également pu montrer que les régions naturellement agricoles avaient une augmentation de cas mortels moindre que celles où fleurissait l'industrie. La comparaison entre les mortalités tuberculeuses rurales et citadines est fort intéressante à poursuivre au vu des statistiques de la période de 1914 à 1918, et celle du conflit actuel semble donner, selon les premières confrontations, des résultats identiques.

Si, chez nous, les conséquences directes des bombardements et leurs effets accessoires ne se font pas sentir, il est d'autres nations pour lesquelles toute la vie doit s'organiser sur des bases nouvelles. Coucher dans des abris, passer des nuits blanches dans les couloirs d'un métropolitain, être jeté parfois à la rue, ne peut, à la longue, que prédisposer, à côté de la déficience nutritive, à contracter des maladies infectieuses. Durant les nuits glaciales d'hiver, c'est tout un problème qui se pose. Nous pouvons donc conclure brièvement que la sous-alimentation et la mauvaise nutrition amènent un affaiblissement de la résistance que l'organisme oppose ordinairement à des infections bacillaires anciennes ou récentes.

Dr. L.-M. S.

Aides-mobiles de Genève

Dimanche 5 septembre par une claire matinée, 65 aides-mobiles se sont réunies à l'Ecole internationale, aimablement mise à notre disposition. Très-vite sous la direction de deux conductrices de Croix-Rouge, elles ont appris, avec une bonne volonté qui ne devait se départir de toute la journée, les éléments de l'évolution en groupe. Dirigées en colonnes par 4 au pied du mât, elles écoutèrent Mme Haccius, chef des aides-mobiles, leur souhaiter la bienvenue et leur expliquer ce qu'elle attendait d'elles. Le drapeau fut ensuite hissé au son de la prière patriotique. Puis séparées en 4 groupes et dirigées par des monitrices, elles se sont rendues en 4 endroits différents du parc où, sous la direction du Dr. Junet, des sanitaires leur ont enseigné les éléments de la respiration artificielle, des transports de blessés et les pansements d'urgence.

Le pique-nique pris sur l'herbe, dans une simple cordialité, permit de faire plus ample connais-

res faciales. On devine le dénouement un peu facile. Maria retournera vivre auprès du malade. Le « beau major » n'est plus. La jeune et vaniteuse Arlette Portmann aura peur de cet étranger marqué par la souffrance. L'ancien amour, demeuré fidèle, reprend ses droits.

Comme les précédents ouvrages de l'auteur, *Cœurs en détresse* porte l'empreinte d'une pensée profonde, d'une grande probité morale. L'intérêt de la lecture est constamment soutenu par la variété des situations. Mais ce livre, qui eût pu être si attrayant, est desservi par une traduction médiocre. C'est grand dommage.

R. G.

Noëlle Roger : Peau d'éléphant[1]

La nouvelle œuvre de Mme Noëlle Roger fait songer à certains cadets de famille que dépassent leurs aînés, mieux lotis par la nature. Nous avons dit, ici même, le plaisir et l'intérêt que nous a donnés la lecture de *l'Enfant cet inconnu* publié l'an dernier. Quoique issu de la même veine, *Peau d'éléphant* ne possède ni son charme original ni sa psychologie. D'où vient le sentiment que nous éprouvons en lisant un livre pourtant bien écrit, souvent empreint d'émotion? Sans doute de ce que l'auteur a rendu ses lecteurs difficiles en leur présentant maints ouvrages de valeur. Et l'émotion ne suffit pas pour rajeunir un sujet.

La petite Lucile a eu le malheur de perdre sa mère. Sans cesse meurtrie dans sa sensibilité par le caractère sec et frivole d'une jeune belle-mère, elle se replie sur elle-même; par fierté elle dissimule ses sentiments, feint l'indifférence. De là le méchant surnom que lui donne la remplaçante: *Peau d'éléphant*. Cependant le père de Lucile chérit sa fille dont les traits reflètent ceux de la disparue. Peu à peu la frivolité qui l'avait d'abord séduit chez sa seconde femme, les plaisirs mondains dont elle ne peut se passer, lui font regretter le caractère sérieux de la douce Suzanne. Mais un peu faible de volonté et distrait comme sont souvent les hommes, il ne voit pas le drame qui se passe sous son toit, ou ne veut pas le voir. Gênée par la présence de Lucile, en qui elle sent un juge, Valentine cherche le moyen de l'éloigner. A la suite de heurts plus violents, elle réussit à persuader l'enfant que son père serait heureux de la mettre en pension, pour que le calme renaisse dans la maison. Sinon elle-même, Valentine, partira. La petite fille adore son père. L'idée qu'elle peut lui causer un chagrin la bouleverse. Mais la perspective de la pension l'épouvante. « Ah! s'en aller rejoindre sa maman... » Voilà, c'est cela le seul moyen de tout arranger! Lucile court sur les bords du Rhône. L'eau s'entr'ouvre sous le poids léger du petit corps. Mais un batelier aperçoit à temps la robe rose qui flotte à la dérive. Lucile sera sauvée par le brave homme. L'affreuse inquiétude a dessillé les yeux du père. Il apprend avec soulagement le départ de Valentine. Désormais Lucile grandira heureuse entre son père et le souvenir de la chère morte, ange tutélaire du foyer reformé.

En somme un joli livre qui plaira, croyons-nous, aux jeunes filles qui sont encore sentimentales, et même aux grandes fillettes.

R. G.

[1] Payot éditeur, Lausanne, 1 vol. in-16, 3 fr.

Rosette Dubal: Copeaux[1]

Mme Dubal vient de lancer dans le monde un charmant petit volume qui se présente très bien. C'est un nouveau-né, encore inexpérimenté comme le sont tous les nouveau-nés, mais plein de promesses pour l'avenir.

Le titre de *Copeaux* convient à cet ouvrage, car il ne constitue pas un tout cohérent et ordonné, mais il est plutôt une série d'impressions. Certains de ses chapitres sont, comme le sous-titre l'indique, des tableaux psychologiques, d'autres des poèmes, d'autres des apologues. Pêle-mêle, l'auteur y offre ses pensées, ses expériences, sa philosophie. On pressent une âme derrière toute cette richesse, une âme assoiffée d'idéal, une âme parfois révoltée par ce qui lui paraît être des conventions, (voir le chapitre intitulé: *Dans la prison*) ou par ce qui est bas et vulgaire, (voir: *La Foire sur la Place*), mais une âme avide d'entrer en possession des plus hautes valeurs humaines et divines. Pour Mme Dubal, tout dans l'existence peut être transformé en force, beauté et poésie.

Son livre se termine par une sorte de comparaison entre sa vie passée et sa vie présente. Ce chapitre est un magnifique poème exaltant l'union conjugale et la maternité. Il y a de la santé morale dans ces pages, un appel à l'action, à l'idéal le plus élevé. C'est une jeune qui parle aux jeunes un langage qui les dirigera vers les sommets.

Si Rosette Dubal possède une plume d'écrivain, son style laisse encore parfois à désirer, c'est d'ailleurs ce que lui dit Mme Dorette Berthoud dans sa très intéressante et suggestive préface. Cependant il est certain qu'un talent se révèle dans ces pages, un talent original et personnel. Nous souhaitons que la vie quotidienne et ses multiples devoirs n'absorbe pas l'auteur au point qu'elle finisse par renoncer à la littérature. Cela serait grand dommage, car elle a, quelque chose à dire à la génération qui monte.

Hélène Naville.

[1] Librairie Payot, Lausanne. Préface de Dorette Berthoud. Illustr. de A. Yersin, 1 vol. broché, 3 fr.